

BULLETIN CRITIQUE
ET
CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Lexicographie. C'est par un *Index verborum omnium quae sunt in Q. Septimi Florentis Tertulliani tractatu De praescriptione haereticorum...* (Steenbrugge, Abbaye S.-Pierre et la Haye, M. Nijhoff, 1959) dû au P. Em. Michiels, O. F. M. que s'inaugure une nouvelle collection d'*Instrumenta Patristica*, dont le titre, déjà, suffirait à éveiller la curiosité de nos lecteurs : en raison de quoi ils voudront bien excuser, nous l'espérons, cette incursion dans le domaine de la latinité chrétienne. Au reste, Du Cange n'incluait-il pas Tertullien parmi les auteurs où il puisait les matériaux de son *Glossarium, mediae et infimae latinitatis* ? On nous pardonnera d'autant plus volontiers cette infraction à notre programme que l'*Index* auquel le P. M. a consacré tous ses soins est à maints égards un modèle du genre. Prenant comme base l'édition de R. F. Refoulé (*Corpus Christianorum*, t. I, pp. 187-224), et subsidiairement celles de P. de Labriolle (Paris, 1907) et celle de Kroymann (*CSEL*, vol. 70, 1942), il relève aussi bien les leçons rejetées dans l'apparat (elles sont signalées par un astérisque) que celles qui ont été adoptées par l'éditeur. C'est ainsi qu'avant *abomino(r)*, vous rencontrerez **abhomino* : le simple rappel de l'étude si suggestive que M. J. Engels consacrait naguère au mot *abominabel* (cf. ce *Bulletin*, t. XXX, pp. 115-116) montre combien on aurait tort de tenir pour négligeables les variantes orthographiques qui ont été écartées lors de l'établissement du texte !

Utilisant les données fournies par son *Index*, le P. M. a ensuite (pp. 97-150) tourné son attention vers l'une des catégories de mots pour lesquels les relevés d'un index, vu l'absence de contexte, s'avèrent particulièrement déficients, à savoir les prépositions. L'importance croissante que prennent les constructions prépositionnelles dans la latinité tardive est un fait, dans l'ensemble, bien établi ; il conviendrait toutefois de suivre de plus près les étapes de cette évolution : souhaitons que l'exemple du P. M. lui suscite des émules ! ils trouveront dans la présente étude une base de départ et un cadre de recherches.

Combien l'étude des institutions médiévales est liée à celle du vocabulaire, c'est une vérité qu'illustre déjà, à chacune de ses pages pourrait-on dire, le Glossaire de Du Cange ; elle est toujours actuelle et M. Léon-Robert Ménager nous en apporte une nouvelle preuve avec *Amiratus-Ἀμῆρᾶς : L'Emirat et les origines de l'Amirauté (XI^e-XIII^e siècles)*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1960 (*Bibliothèque générale de l'École pratique des Hautes Études*, VI^e section). La place nous fait défaut pour évoquer ici la partie proprement historique de son étude, encore qu'il faudrait dire combien elle met en lumière « le rôle exceptionnel » joué... par la Sicile normande, incomparable carrefour de trois civilisations — byzantine, arabe et latine — à un moment crucial de l'histoire médiévale. ...Le passage d'un simple mot arabe dans le vocabulaire latin, avec toutes ses transformations, contribue à montrer que son rôle n'a pas été seulement celui d'un intermédiaire » (p. 5). La profusion de variantes sous lesquelles se présente le vocable *émir* a suscité autant d'étymologies : tentatives guère plus convaincantes, dans la plupart des cas — il n'aurait pas été inutile, toutefois, de renvoyer à Lokotsch, *Etymologisches Wörterbuch der europäischen [...] Wörter orientalischen Ursprungs* — malgré l'appareil scientifique dont elles s'entourent, que les fantaisies des anciens lexicographes dont, à titre de curiosité, la copieuse note de la p. 9 nous donne un aperçu ! Plutôt que de se livrer à des dissections philologiques, « il est nécessaire » estime M. M., « de faire l'histoire du mot avec des textes et plus encore, de faire de « l'histoire... ».

Le simple énoncé de ces titres de chapitres : *Amiratus dans les textes du VIII^e au XIII^e siècle* (Première partie, I) ; *La naissance du terme « Amiral »* (Deuxième partie, II), invitera ceux de nos lecteurs que la question intéresse à se reporter à des pages qu'un résumé trahirait forcément. Les lexicographes apprécieront particulièrement un *Essai de catalogue raisonné des formes et emplois d'« amiratus » dans les textes latins du IX^e au XIII^e siècle* (pp. 157-164) ; ils l'apprécieraient davantage encore si les mots y étaient entourés d'un bref contexte et non pas, comme il arrive trop souvent, signalés par une simple référence ! C'est avec un certain étonnement que l'on constate qu'*amiratus* ne figure pas dans ce catalogue, sinon dans le titre, et que n'y est donc pas rappelé le texte des *Regesta regni Hierosolymitani* où l'on relève le premier exemple du terme que Gênes, trente ans plus tard, adoptera pour sa hiérarchie navale, et qui constitue, pour reprendre les termes dont use M. M., l'un des « premiers maillons de la chaîne qui conduit » le sens d'*amiratus* d'émir à amiral » (p. 106). Cela dit, nul ne songera à reprocher à une pareille liste de n'être pas exhaustive ! Un coup d'œil sur le *Glossario latino-italiano* de Pietro Sella (*Studi e Testi*, 109)

déjà, aurait permis d'y ajouter *amiraglus* (Venise, Maggior Consiglio, III, p. 159, an. 1286). N'est-il pas prématuré, dès lors, d'avancer que la désinence *-arius* émane de l'Italie méridionale et plus particulièrement du Mont-Cassin (p. 162), et qu'*armiratus* (p. 163) est une forme génoise ? Mais l'intérêt de pareilles études est moins de répondre immédiatement à toutes les questions que d'orienter de nouvelles recherches.

Textes. Succédant aux quatre éditions de la *Peregrinatio Aetheriae* procurées par W. Heraeus entre 1908 et 1939 — la première inaugura l'excellente *Sammlung vulgärlateinischer Texte*, à laquelle on ne trouve guère à reprocher que l'espacement de ses publications — celle de M. Otto Prinz (Heidelberg, Carl Winter, 1960. XVI-63 pp.) se présente sous un titre nouveau : *Itinerarium Egeriae (Peregrinatio Aetheriae* a été maintenu en sous-titre). Ce changement, motivé par la convergence significative de divers témoignages (cf. pp. VI-VII) n'est évidemment pas le seul ! Sur l'établissement du texte, les lecteurs de l'*A.L.M.A.* ont pu lire dans un de nos derniers fascicules (t. XXX, 1960, pp. 143-153) les *Bemerkungen zu einer Neuauflage des Itinerarium Egeriae* où M. Prinz s'est expliqué sur l'attitude, en général conservatrice, qu'il a cru devoir observer à l'égard de leçons que ses prédécesseurs, s'autorisant de la tradition tardive — l'œuvre date, à une vingtaine d'années près, des environs de l'an 900 et l'unique manuscrit qui nous l'a conservée est de la seconde moitié du XI^e siècle — avaient cru devoir corriger. La comparaison avec les textes épigraphiques contemporains lui a permis de trancher quelques cas embarrassants. Est-il bien utile d'ajouter quelque chose aux observations de celui que sa tâche d'éditeur a amené à reconsidérer tous les problèmes que pose un texte particulièrement difficile, mais dont les éditions successives de E. Franceschini (1940), de H. Pétré (1948), de K. Vretska (1958), de Franceschini et R. Weber (dans le *Corpus Christianorum*, CLXXV, 1958) attestent l'exceptionnel intérêt ?

Vingt-huit diplômes de Zwentibold (895-900), quatre-vingt-cinq de Louis l'Enfant (900-911) forment la matière de ce quatrième et dernier volume des *Diplomata Regum Germaniae ex stirpe Karolinorum* (Berlin, Weidmann, 1960). Son éditeur, M. Theodor Schieffer, dans une préface qui mérite d'être lue attentivement, car elle est à la fois un tribut de gratitude pour ceux qui y ont travaillé : les Alf. Dopsch, les Mühlbacher, les Tangl, les P. Kehr, et une leçon de persévérante énergie pour les travailleurs futurs, a fait l'historique de cette section des *Monumenta* qui, projetée dès 1892, publia son premier tome en 1906 ; la première guerre mondiale et les difficultés économiques de l'après-guerre retardèrent longtemps la parution des suivants ; quant au der-

nier, les notes accumulées en vue de sa publication par des générations de travailleurs, qu'on était parvenu à mettre à l'abri des bombardements, furent détruites par un stupide incendie au cours des remous de la dernière après-guerre. Tout était à recommencer ! Ce fut l'occasion de nouvelles collations ; entretemps d'autres documents considérés comme perdus avaient été ramenés au jour : il fallut les réintégrer dans l'ensemble. Tant de difficultés accumulées étaient bien propres à décourager les volontés les plus tenaces ! Mais, dans ces moments difficiles se manifesta aussi la solidarité des hommes et des instituts scientifiques dont le concours permit la reconstitution de l'œuvre détruite.

L'édition des textes, les notices, les apparats sont conformes à la tradition des *Monumenta* : c'est tout dire ! Nous n'avons pas à traiter ici des magistrales leçons de diplomatique que constituent les introductions aux chartes de Zwentibold et de Louis l'Enfant, ni même du *Bücher-Register* (pp. 239-290, sur deux colonnes) qui rassemble toute la littérature intéressant les quatre tomes de la série. Historiens et toponymistes savent quels services est susceptible de leur rendre le *Namen-Register*. C'est au *Wort-und Sach-Register* (pp. 307-332, sur trois colonnes) que nous nous arrêterons particulièrement ; pour les rédacteurs d'un dictionnaire, il constitue une véritable aubaine : les mots y sont fréquemment accompagnés tantôt d'un bref contexte, tantôt de l'indication de la place qu'ils occupent dans le discours diplomatique (*invocatio, salutatio, corroboratio*).

Ailleurs, on trouvera un renvoi aux mots significatifs : s. v. *perpetuus*, par exemple, à la suite de l'expression *in perpetuum*, on est reporté à *beatitudo, felicitas, firmitas, ...proprietas, quies*, etc ; s. v. *regalis*, à *auctoritas, aula, celsitudo, consuetudo...* etc, c'est-à-dire que ce lexique devient une sorte de dictionnaire des locutions usitées dans les chancelleries. On devine l'appoint que de tels relevés fournissent à la critique d'authenticité et, plus généralement, à la connaissance de la phraséologie médiévale. Ce n'est pas d'aujourd'hui, sans doute, que les éditeurs des *Monumenta* ont pourvu leurs textes d'index conçus de la sorte ! Mais la publication des premiers fascicules du *Novum Glossarium* d'une part, du *Mittellateinisches Wörterbuch* d'autre part, nous aide à prendre conscience de ce que les réalisations en cours doivent au labeur quasi-anonyme de ceux qui ont établi des index non point exhaustifs, sans doute, mais néanmoins très complets. Leurs références, toutefois, devront être contrôlées ; on constate fréquemment un décalage de quelques lignes entre la place qu'occupe effectivement un mot dans le texte et celle que lui assigne l'index : du fait sans doute que celui-ci a été établi sur épreuves et avant la mise en pages définitive.

Les *Gesta Karoli Magni* du Moine de Saint-Gall sont l'une des œuvres les plus typiques que nous ait léguées le moyen âge latin ; on voit s'y constituer la figure légendaire d'un Charlemagne tantôt épique, tantôt matois, sur laquelle les historiens de la littérature et les historiens tout court n'ont pas fini d'épiloguer. En dépit de l'importance du texte, les éditions n'en sont pas tellement nombreuses ; encore la dernière en date, celle de G. Meyer von Knonau (1920) ne faisait-elle que reprendre le texte de Ph. Jaffé (1867) ; quant aux *Monumenta*, ils en étaient restés à l'édition de Pertz (*Scriptores*, II), de 1829 ! Nous n'avons rien perdu pour attendre, puisque l'édition que nous offre aujourd'hui M. Hans F. Haefelé (Notker der Stammler, *Taten Kaiser Karls des Grossen*, Berlin, Weidmann, 1959 [M. G. H., *Scriptores rerum Germanicarum*, Nova series, t. XII]) est de nature à satisfaire les plus exigeants. La préface nous dit tout ce qu'il faut savoir sur l'auteur, sur l'œuvre et sur sa signification, sur sa diffusion et sur sa tradition manuscrite. Parmi une bonne vingtaine de manuscrits, M. H., en dépit des découvertes de Jaffé, a repris celui de Hanovre comme texte de base pour son édition, avec recours au ms. de Vienne et à celui de la Bodléienne là où celui-ci présente des lacunes ; les variantes des autres sont rejetées dans l'apparat critique. En dépit de son apparente facilité, le texte est de ceux qui, à chaque ligne, pourrait-on dire, requièrent quelque éclaircissement : les notes qu'on trouvera au bas des pages, à la suite de l'apparat, seront donc particulièrement bien accueillies. Un regret : c'est que la langue ou, plus exactement, le style de Notker n'ait pas fait l'objet d'une étude plus poussée. Les quelques traits relevés par M. H. (scrupule de l'écrivain qui, peu satisfait du mot qui vient sous sa plume, y adjoint des synonymes ; prédilection pour les superlatifs, les diminutifs, les jeux de mots) sont loin d'être l'exclusivité de notre auteur. L'étude approfondie que mériterait sa langue déborderait largement, il est vrai, le cadre d'une préface.

Avouons aussi notre étonnement d'avoir cherché en vain le mot *clusa* dans la *Wort-und Sachverzeichnis*. Nous reportant à l'épisode fameux où Didier et Ogier assistent épouvantés à l'entrée de Charlemagne en Lombardie (II, 17, p. 83, 22), nous lisons sans doute ...*ex armorum splendore dies omni nocte tenebrosior oborta est inclusis* : ce dernier mot répondrait-il à l'ipseque *in muris Ticinensibus se concludens* (*ibid.*, p. 82, 7) ? S. v. *inclusus*, cependant, il n'y a point de renvoi à notre passage ! *In clusis* donnerait un sens nettement plus satisfaisant : aucun manuscrit, il est vrai, si l'on se reporte à l'apparat critique, ne donne cette leçon. On comprend, dès lors, la répugnance de l'éditeur à corriger sans nécessité absolue un texte attesté par la tradition

manuscrite unanime. Mais la coupure *in clusis* est-elle, à proprement parler, une correction ?

C'est avec un bien compréhensible regret que, du savant ouvrage de M. Hiram Peri (Pflaum), *Der Religionsdisput der Barlaam-Legende, Ein Motiv abendländischer Dichtung* (*Acta Salmanticensia, Filosofia y Letras, Tomo XIV, núm. 3, 1959*) nous devons négliger l'essentiel, c'est-à-dire l'étude de littérature comparée, qui est étrangère au programme de cette revue, vouée — nous nous excusons de devoir le redire — à l'étude de la langue, et plus spécialement de la lexicographie latine médiévale. Signalons tout au moins une bibliographie probablement exhaustive (378 numéros) à laquelle devront se référer tous ceux à qui il arrivera d'avoir affaire à tel ou tel aspect d'une légende aussi largement répandue. Mais nous devons mentionner, parmi les textes imprimés en annexe, ceux qui intéressent la latinité médiévale : du second, qui représente la « vulgate » de la traduction du texte grec et qui date du XII^e siècle, nous n'avons ici qu'un bref extrait : c'est qu'il est suffisamment connu ; le R. P. J. Sonet en a dénombré 62 manuscrits, et il a été douze fois imprimé entre 1535 et 1580. Du premier, par contre composé en 1048 et représenté par le seul manuscrit de Naples, le R. P. Paul Peeters, qui l'avait découvert, n'avait publié que le prologue dans son article des *Analecta Bollandiana*, (t. XLIX, 1931, pp. 276-312) ; M. Peri (pp. 132-149) nous donne la primeur du débat apologétique qui est au centre même de la légende.

La seule nomenclature des textes, en partie inédits, que nous apporte le vol. XXII des *Mediaeval Studies* (Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1960) dira déjà à nos lecteurs la richesse et la variété d'un numéro où la poésie est représentée aussi bien que la prose et où sont discutés des problèmes d'attribution et d'authenticité. M. Phillip Damon y édite (pp. 92-107) le *Preconium Augustini* de Godefroid de Saint-Victor : 508 vers goliardiques (7 pp. + 6 p.) — nous utilisons la notation préconisée par M. Dag Norberg ; cf. ce *Bulletin*, t. XXX, p. 106 — groupés par strophes de quatre vers rimant entre eux. Incipit : *Augustini glorie meritis preclare | Laudes quantum dabitur rithmo cumulare...*

Restituant à Gilbert de Poitiers le *De Discretionem animae, spiritus et mentis* généralement attribué à Achard de Saint-Victor, M. Nicholas M. Haring réédite (pp. 174-191) d'après quatre manuscrits le texte découvert en 1888 par Dom Germain Morin et publié par lui en 1935 d'après un manuscrit de la Mazarine.

Parmi les pièces inédites illustrant son étude sur les quinze signes

annonciateurs du Jugement dernier, M. William W. Heist publie (p. 200) un poème de vingt-deux vers (Incipit : *Hec ter quinque diem precedere signa supremum...*) inséré dans l'*Aurora* de Pierre Riga dans le manuscrit 14.881 de la Bibliothèque Royale de Belgique.

« L'authenticité bernardine du sermon *In celebratione adventus* » ayant été mise en doute, dom J. Leclercq s'est refusé à trancher la question d'après « des critères assez vagues au sujet de son style » et ne s'est prononcé qu'après avoir établi un texte contrôlé sur les meilleurs témoins (pp. 218-226). Après quoi il conclut : « tout concourt à le faire admettre comme authentique », non sans nuancer son jugement en faisant observer qu'« il y a plusieurs degrés ou, pour mieux dire, plusieurs formes d'authenticité ». Dom Leclercq s'en explique avec sa finesse coutumière dans une page où il nous livre le fruit de son expérience d'éditeur de l'œuvre d'un grand écrivain.

Le P. James A. Weisheipl, O. P., enfin, publie les *Problemata Determinata XLIII ascribed to Albertus Magnus* (1271) (pp. 316-354, avec fac-similés), texte capital pour l'histoire de la scolastique, vu qu'il complète et éclaire les réponses adressées dans les mêmes circonstances par saint Thomas et par Robert Kilwardby au questionnaire de Jean de Verceil, maître général des dominicains.

Ne manquons pas de signaler, pour finir, le *De Formis figurisque deorum*, quinzième livre du *Reductorium morale* de Pierre Berçuire (Berchorius), mais qui n'avait jamais été imprimé avec cette œuvre et sous le nom de son auteur ; au XVI^e siècle, on le publie sous le titre d'*Ovidius moralizatus*, et il est mis sous le nom de Thomas Walleys ! Ce n'est pas à proprement parler une édition qui nous en est offerte, mais seulement la transcription ronéotypée de l'impression de 1509, réalisée par les soins de M. J. Th. Minderaa. L'Institut voor Laet Latijn de l'Université d'Utrecht (Heerenstraat, 34) en met des exemplaires à notre disposition au prix modique d'1 fl. 75, ce qui permettra de collationner ce texte avec celui d'autres éditions ou avec des manuscrits : il y a là une tradition extrêmement enchevêtrée qu'il conviendrait de débrouiller ! On pourrait aussi y étudier les survivances de la fable antique, soit dans les mythologies moralisées, soit dans l'iconographie ; les descriptions des dieux seraient à rapprocher des images auxquelles Fr. Saxl, dès 1915, avait consacré sa *Verzeichnis astrologischer und mythologischer illustrierter Handschriften des lat. Mittelalters*. Le texte de Bersuire, d'autre part, s'apparente nettement à celui du petit traité *de deorum imaginibus libellus* (*Reginensis* lat. 1290) que Hans Liebeschütz inséra (pp. 117-128) dans son *Fulgentius Metaforalis* (*Studien der Bibliothek Warburg*, IV, 1926).

Maurice HÉLIN.

Paul KRISTELLER et collaborateurs. *Catalogus translationum et commentariorum. Mediaeval and Renaissance Latin translations and commentaries. Annotated lists and guides.* Tome I. Washington, The Catholic University of America Press, 1960. In-4°, XXIV-250 pages.

L'objet de cette importante publication, dont le premier volume vient de paraître, est double : les traductions dont il s'agit sont celles des anciens auteurs grecs, les commentaires concernent les anciens auteurs grecs et latins. Par anciens auteurs il faut entendre ceux antérieurs à l'an 600, traductions et commentaires doivent être antérieurs à l'an 1600. L'Écriture Sainte, Aristote et Platon, les ouvrages de médecine, de mathématique, de droit, sont exclus. Une liste des autres auteurs, y compris les anonymes, établie par J. Hutton et H. King, est d'ailleurs publiée dans ce présent volume, après une préface générale de P. Kristeller et une bibliographie d'ensemble. Le Catalogue proprement dit sera publié au fur et à mesure de l'achèvement des articles, sans ordre déterminé. C'est ainsi que, dans ce premier volume, après ce que nous avons indiqué plus haut, on trouve des articles consacrés à des auteurs et ouvrages grecs, d'autres à des auteurs et ouvrages latins. Les premiers sont : Alexandre Aphrodisiensis, par F. Cranz ; *Hermetica philosophica* et *Oracula Chaldaica* par K. Dannenfeldt ; Aristarque Samius, Autolykos et Hypsicles, par F. Carmody. Les auteurs latins sont Juvénal et Salvien par E. Sanford, Arator par A. McKinlay. Ces deux rédacteurs sont morts à la tâche. Chaque article comporte une liste chronologique des traductions et commentaires, puis, pour chacun d'eux, ce que l'on sait concernant l'auteur, la date, le lieu, les circonstances de composition, la description de tous les manuscrits et de toutes les éditions imprimées, une bibliographie. Les articles sont de très bonne facture, mais il y a une certaine inégalité de méthode dans la description des manuscrits. Les pages 137-156, sur les difficiles *Hermetica philosophica*, nous paraissent parmi les mieux venues.

Carlo DE CLERCO.

J. Guy BOUGEROL. *Introduction à l'étude de S. Bonaventure.* Tournai, Desclée et C^o, 1961, in-8°, 268 p. (= *Bibliothèque de Théologie, Série I, Théologie dogmatique*, vol. 2).

L'édition critique des œuvres de S. Bonaventure, en dix volumes, par les soins des Pères de Quaracchi (1882-1902), présente une base solide à l'étude des doctrines et de la personnalité du grand docteur franciscain. On ne manquera pas d'accueillir avec faveur l'ouvrage, fort bien conçu, du P. Bougerol qui doit faciliter l'entrée dans cette étude.

L'auteur nous décrit d'abord le *milieu* où Bonaventure a vécu et s'est formé, comme religieux et comme penseur, à savoir l'Église du XIII^e siècle, l'Ordre naissant de S. François, et l'Université de Paris, centre intellectuel de la chrétienté médiévale. Bonaventure le Mineur y fut strictement le contemporain de Thomas, le Frère Prêcheur ; ils moururent, comme on sait, tous deux en 1274. On énumère ensuite les *sources*, où le docteur, qui avait été le disciple d'Alexandre de Halès, et d'Eudes Rigaud, a puisé, tout en y ajoutant l'apport de son génie propre. « Le courant doctrinal dans lequel il s'insère, résume le P. Bougerol, est augustinien, par S. Anselme et les Victorins ».

Dans une deuxième partie du volume, nous abordons la *technique*, c'est-à-dire le style, la langue, la méthode, les procédés dialectiques familiers.

La troisième partie, enfin, a pour objet une analyse, abondamment documentée, des *œuvres* du saint. Quelques pages en guise de conclusion portent comme titre : « L'unité du savoir par la théologie ». Et n'oublions pas de signaler, dans les appendices, une précieuse « chronologie de S. Bonaventure », ainsi que des notes sur « les œuvres découvertes depuis l'édition de Quaracchi ».

A propos de la technique de S. Bonaventure, nous avons signalé la langue dont il usait. Le bref chapitre que le P. Bougerol y consacre est plutôt un appel, d'ailleurs motivé, aux spécialistes : « Il serait utile de constituer ne fût-ce qu'une ébauche de lexique bonaventurien » (p. 98). Prenant comme exemple les termes « *formatio* » et « *abstractio* », l'auteur montre l'emploi spécial qu'en a fait S. Bonaventure, qui en l'occurrence se distingue de S. Thomas. Plus loin dans une note de la p. 127, traitant de l'argument « *ex pietate* », le P. Bougerol écrit encore : « Il serait nécessaire d'étudier le sens exact de « *pietas* » chez S. Bonaventure. Autant de suggestions qui ne doivent pas laisser indifférents les lecteurs de cette revue.

M. C.

Aggiunte e correzioni agli inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia, vol. I : Biblioteca Forteguerriana, Pistoia, a cura di Giancarlo SAVINO. Firenze, Leo S. Olschki, 1962, in-4^o, 22 p., 4 pl.

Tous les médiévistes connaissent et utilisent la collection des « *Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia* », fondée en 1890 et parvenue maintenant à son 84^e volume. Ces inventaires sont brefs, mais on serait mal venu de le leur reprocher, car l'incomparable richesse des bibliothèques d'Italie aurait empêché la réalisation d'une entreprise plus ambitieuse. Il faut simplement souhaiter que l'entreprise se poursuive, telle quelle, jusqu'à son complet achèvement. De tels inventaires

ne peuvent cependant constituer qu'un point de départ, une première approximation. Ils appellent forcément des compléments et des corrections. Il est du reste bien préférable de parfaire l'entreprise plutôt que de la recommencer.

C'est ce qu'a compris la maison d'édition Leo S. Olschki de Florence qui a pris l'initiative de fonder une collection complémentaire et en a confié la réalisation à Giancarlo Savino.

La Bibliothèque Forteguerriana de Pistoie est la première à bénéficier de ces compléments. L'inventaire en avait été compilé par E. Gori et A. Zanelli pour le premier volume de Mazzatinti, mais il avait particulièrement besoin d'une revision. Ce premier fascicule n'apporte du reste qu'une partie de ce travail : les additions et corrections relatives aux seuls livres provenant du chanoine humaniste Sozomène (1378-1458), c'est-à-dire trente manuscrits.

Ce choix indique suffisamment l'orientation qui sera donnée aux *Aggiunte*. Ce sont surtout des précisions historiques et codicologiques qu'on peut en attendre, et l'on doit encourager pareille tendance, car c'est en ces domaines que les connaissances des bibliothécaires et, en général, des personnes ayant le loisir de comparer tous les volumes d'un fonds sont irremplaçables, tandis que pour la description des textes contenus dans les manuscrits et pour leur appréciation le spécialiste de chaque texte sera toujours mieux qualifié.

A noter que la nouvelle collection, à la différence des *Inventari* de Mazzatinti, contient des fac-similés. Le présent fascicule fait ainsi connaître, comme il se devait, la main de Sozomène (2 planches, d'après le manuscrit autographe A. 37), un exemplaire de Lactance (ms A. 45) et un manuscrit enluminé des Décrétales (A. 65).

Une bibliographie et un index complètent utilement ce fascicule, qui fait bien augurer de la nouvelle collection.

François MASAI.

Le premier essai de Paul LEHMANN — une dizaine de pages consacrées, déjà, à une bibliothèque et publiées dans le *Braunschweiger Magazin* — remonte à 1905 ; l'actuel président du comité d'édition du *Mitteldeutsches Wörterbuch* allemand comptait à l'époque vingt-et-un ans. Depuis le savant professeur munichois n'a cessé d'accumuler, avec une merveilleuse régularité et à une cadence qui force l'admiration, ouvrages et articles ; sa bibliographie, reflet d'une vie de chercheur heureux principalement passée à explorer les fonds de manuscrits, compte plus de trois cents unités. Si Paul Lehmann est avant tout un maître de la *Handschriftenforschung*, son activité ne se borne pas pour autant à dépister et à décrire les *codices*, à en dresser le catalogue et à en narrer

les avatars ; le livre manuscrit ne constitue pas pour lui un but en soi, mais bien plutôt le point de départ d'une enquête plus vaste qui, allant de la copie à l'original, vise à jeter les fondements de l'évolution intellectuelle de dix siècles d'histoire (500-1500). De ses divers travaux, qui touchent aussi bien le philologue que l'historien et le théologien, Paul Lehmann a procuré en 1941 un premier volume que les circonstances devaient condamner à ne pas connaître la diffusion qui devait être normalement la sienne. Ce recueil, la firme Anton Hiersemann vient heureusement de le rééditer comme tome I d'une série justement nommée *Erforschung des Mittelalters* (Stuttgart, 1959, gr. in-8°, VII-412 pp., DM. 48). Les textes, au nombre de quatorze, revus et mis à jour en 1941, ne l'ont plus été depuis ; ils couvrent une période qui va de 1912 à 1934 et contiennent une série d'études devenues classiques, comme, par exemple : *Aufgaben und Anregungen der lateinischen Philologie des Mittelalters* (1918), *Vom Leben des Lateinischen im Mittelalter* (1929), *Literaturgeschichte im Mittelalter* (1912) *Mittelalterliche Beinamen und Ehrentitel* (1929), *Das literarische Bild Karls des Grossen* (1934), l'essai bien connu sur la bibliothèque de Fulda (1928) et les *Quellen zur Feststellung und Geschichte mittelalterlicher Bibliotheken* (1920). A ce premier volume, paru, comme nous le disions, en 1959, est venu s'ajouter un second tome (VIII-304 pp., DM. 48) au cours de la même année. Il comporte dix études, consacrées aux sujets les plus divers (bibliothèques, sans doute, mais aussi des pages sur Quintilien, les importantes *Cassiodor-Studien* (1912-18), l'étude intitulée *Antike Gelehrsamkeit in mittelalterlichen Texten* (1928), un texte fondamental sur le problème de la renaissance caroline (1954) et, *in calce*, de curieux renseignements sur la légende de Judas au moyen âge. Et depuis trois autres volumes encore, qui ne le cèdent aux précédents ni en étendue ni en intérêt, sont venus clore la série en moins de trois ans. Nous pourrions conclure cette brève revue en disant — n'était que la formule a quelque chose de sinistre — : *finis coronat opus*. Remarquons plutôt que le succès de l'entreprise est le plus sûr garant de la qualité des textes remis de la sorte dans le circuit. Ce n'est pas d'hier que l'on sait que les *opuscula* de Paul Lehmann constituent autant de jalons et de points de repère dans l'avancement de cette science somme toute encore jeune que son promoteur, Ludwig Traube, appelait la *lateinische Philologie des Mittelalters*. — P. v. d. W.